

Lettres inédites d'Édouard Schuré

Gabriel BURRINI

Gabriel Burrini a proposé à *L'Esprit du Temps* cinq extraits de la correspondance d'Édouard Schuré avec Angelo de Gubernatis relatifs à Rudolf Steiner et Marie von Sivers. Nous tenons à le remercier de cette initiative amicale. À la suite de celle-ci, nous avons demandé à Christian Lazaridès d'éclaircir ces textes pour nos lecteurs.

La rédaction.

L'ÉCRIVAIN ET DRAMATURGE alsacien Édouard Schuré (1841-1929) eut avec l'indianiste et érudit italien Angelo de Gubernatis (1840-1913) une vaste correspondance qui se prolongea durant une quarantaine d'années et qui comprend – pour les lettres signées par Schuré, qui sont d'ailleurs les seules conservées – 150 lettres*. Schuré écrit à son ami italien au sujet de sa liaison d'amour avec Marguerite Albana Mignaty, de ses intérêts littéraires, de ses voyages, enfin de sa rencontre avec Rudolf Steiner. Ici nous transcrivons des parties essentielles des six lettres où il est fait directement allusion à la personnalité et à l'œuvre du fondateur de la science de l'esprit. Particulièrement intéressante pour la littérature anthroposophique est, à notre avis, la lettre du 7 septembre 1909, dans laquelle Schuré « fait le compte rendu » pour son ami italien de la représentation des Enfants de

* Au sujet de cette correspondance, conservée à la Bibliothèque Nationale de Florence, cf. notre essai « Un sodalizio di poeti. I rapporti fra Edouard Schuré e Angelo de Gubernatis », in *Angelo de Gubernatis. Europa e Oriente nell'Italia umbertina*, a cura di M. Taddei, Istituto Universitario Orientale, Naples 1995. Cf. aussi notre introduction « Le metamorfosi di Tristano : Edouard Schuré e il suo tempo » à l'édition italienne de *L'évolution divine* (Tilopa, Roma 1983, pp. V-XX) de E. Schuré.

Lucifer, dont le texte, traduit en allemand par Marie von Sivers, avait été mis en rythmes poétiques par Steiner. Dans les jours suivant la représentation du drame, Steiner donnera les conférences L'Orient à la lumière de l'Occident. Les Enfants de Lucifer et les frères du Christ (23-31 août 1909).

Barr, 3 sept. 1906

Mon cher ami,

[...] Et maintenant j'obéis à votre prière de vous dire quelque chose de plus intime de moi et de mon travail. En somme, depuis trois mois, je vais mieux que depuis longtemps. Puissent les esprits malins, qui nous guettent toujours, ne pas troubler cette renaissance ! Elle provient sans doute d'une cristallisation subite d'idées longuement accumulées et de constants efforts, mais aussi d'un fait inattendu et extraordinaire. Au mois de juin, en revenant de mon petit voyage de Corse, j'ai rencontré à Paris¹ un théosophe allemand (Autrichien et Tchègue d'origine) du nom Rudolf Steiner. Il venait à Paris avec sa collaboratrice Mlle Marie de Sivers faire une série de conférences dans un cercle tout à fait intime de Russes et de Slaves. Je le connaissais déjà par ses écrits et sa revue *Lucifer* qui paraît à Berlin, où il fait traduire mes *Grands Initiés* par Mlle de Sivers, et j'avais échangé avec lui quelques volumes et quelques lettres. Mais c'est un de ces hommes qui ne donne pas la centième partie de lui-même par la plume et ne se révèle tout entier que par sa présence et sa parole vivante. Cette présence et cette parole m'ont ébloui, ravi et bouleversé. Il se trouve en harmonie parfaite avec les idées des *Grands Initiés* qu'il considère comme un livre inspiré par une initiée de naissance et par des volontés supérieures². Mais cette opinion — si flatteuse qu'elle soit — n'eût pas suffi pour produire l'effet magique qu'il a exercé sur moi. Il m'a ouvert des vues nouvelles et merveilleuses, qui sont l'accomplissement de mes divinations, sur l'ésotérisme chrétien et la tradition occulte occidentale en concordance avec la tradition orientale de l'Inde, mais plus avancée. Bref, dans cette splendide intelligence, accompagnée d'une âme exquise, pleine d'amour humain et divin, d'une modestie surprenante, d'un entier détachement de toute ambition personnelle, en même temps que d'une énergie et d'une intrépidité indomptables, j'ai reconnu pour la première fois un véritable initié — un maître — le maître que je rêvais et que j'attendais ! Vous comprenez que c'est là pour moi un événement aussi important, dans son genre, que la rencontre de Richard Wagner et de Marguerite Albana. Il ne peut se mesurer qu'avec ceux-là. Qu'un tel homme existe en notre temps cela donne un nouvel espoir pour le développement du

prochain avenir de l'humanité, et vous comprendrez sans que j'entre en plus de détails, qu'un certain renouveau a pu en résulter pour moi. Ce fut comme une cristallisation d'une foule d'idées latentes et dormantes sous un rayon de soleil fécondant. De là la conception d'un livre considérable qui serait une suite des *Grands Initiés* et dont l'audacieux concept est de tirer un idéal et une image de la religion future d'une synthèse du mystère de l'Inde, du mystère grec et du mystère chrétien, appréhendés et recréés dans leurs dernières profondeurs³.

Paris, le 4 juillet 1908

Mon cher ami,

[...] Vous recevrez, dans une huitaine de jours, le livre de Steiner traduit par moi et précédé d'une introduction qui est en elle-même un travail considérable et un véritable manifeste⁴. En m'apportant, avec une science plus profonde, la confirmation des idées exprimées dans mes *Grands Initiés*, Steiner a été un des grands événements de ma vie intellectuelle et spirituelle. C'est le seul occultiste à moi connu, que je reconnaisse comme un Maître dans toute la force du terme. Vous verrez, je pense, par son livre et par mon introduction, l'importance et l'avenir du mouvement qu'il représente et pour lequel j'ai œuvré et combattu d'élan et d'intuition avant même de rien savoir de son existence. J'ai à l'heure qu'il est la conviction et la certitude absolue que Marguerite Albana et moi nous fûmes influencés et dirigés d'une manière occulte dans tout ce que nous fîmes ensemble par les maîtres rosi-cruciens de ce monde et de l'autre. Ne souriez pas trop de ma superstition puisque j'y trouve une nouvelle force de vie et d'action.

Paris, le 17 mars 1909

Mon cher ami,

[...] Entre le 24 mars et le 3 avril, le docteur Rudolf Steiner fera chez la Princesse Antuni del Drago⁵ (palazzo del Drago, alle quattro fontane) [sic !] une série de conférences ésotériques sur la théosophie chrétienne comme il l'entend. Sa collaboratrice et son organisatrice, Mlle de Sivers, m'a prié d'indiquer à la P^{me} un certain nombre de personnes s'intéressant à ces questions. Comme vous savez l'allemand et que vous vous nommez Angelo de Gubernatis, je vous ai mis en tête de la liste. [...] Quand vous verrez ensemble cet ascète dévoré par la pensée pure et cette pâle blonde du Nord,

transparente comme une statuette d'albâtre, mais animée d'une volonté d'acier qui perce par ses yeux bleus, vous vous persuaderez sans doute comme moi que leurs rapports sont aussi chastes que ceux de François d'Assise et de Sainte Claire. Le contraire ne m'eût pas choqué, moi qui suis un simple poète et un adepte frénétique de l'amour flamboyant, à tous crins. Mais il est certain que cette pureté sert leurs perceptions psychiques et leur cause. Pour moi, malgré les défauts et les lacunes, inhérents à toute œuvre humaine, ce sont des messagers de l'avenir et des pionniers du Grand-Œuvre.

Barr, Alsace, 7 sept. 1909

Mon bien cher ami,

[...] Puis, sont venus les jours merveilleux de Munich, où j'ai vu mon drame préféré : *Les Enfants de Lucifer* aimés, représentés, ressuscités dans une vie idéale et transcendante, par la magie de Steiner et l'enthousiasme de Mlle de Sivers (en Cléonice) devant un public sympathique de 600 initiés car ils étaient tous théosophes. Ce fut un moment d'accomplissement unique dans ma vie et que je ne reverrai plus sans doute, de voir vivre et *rayonner ainsi mon rêve. Il me serait impossible de vous décrire les impressions multiples* de ces journées, les pensées qu'elles ont suscitées en moi. Elles étaient toutes dominées par une joie profonde, qui se résume dans cette idée : « Oui, l'art ésotérique que j'ai rêvé, l'art initiateur et sauveur que j'ai voulu est possible. Il existe, il vit dans cet exemple, qui n'est qu'un germe, mais un germe qui jettera mystérieusement et puissamment sa semence dans l'avenir ! » Sur la carte postale que je vous ai envoyée de Munich, en remerciant de la vôtre, je crois vous avoir transcrit le mot de la Princesse d'Antuni del Drago, ma voisine à la représentation : « *Je suis renversée. Je ne les aurais pas crus capables de cela.* » Moi aussi j'ai été renversé. Car j'étais arrivé avec les plus grandes appréhensions et comme l'incrédule Thomas. Dès la 2nde journée de répétitions au théâtre j'étais rassuré. J'ai donné quelques indications, exprimé plusieurs vœux pour certains détails auxquels on s'est conformé autant que possible. Mais j'ai eu beaucoup plus à apprendre qu'à critiquer. Car Steiner s'est montré un professeur de diction et un metteur en scène de premier ordre, un costumier, un machiniste génial, étonnant les ouvriers par sa science mécanique (par exemple dans l'aménagement de l'étoile de Lucifer qui apparaît et reluit de diverses façons à plusieurs moments du drame). Ce qui était admirable et ce qu'a remarqué aussi la P^{ss}e d'Antuni, avec son goût gréco-latin, est l'harmonie générale, le caractère

religieux et sacré qu'il a su imprimer à l'ensemble. Sa science ésotérique, si profonde, est venue puissamment au secours de tous mes désirs et de toutes mes intentions poétiques dans la partie occulte de l'œuvre, comme le I^{er} tableau du II^e acte et tout le V^e, les scènes entre le héros Phosphoros et l'hiérophante Héraklidos et l'évocation de Lucifer. L'apparition de l'Archange au roulement de la foudre, à la lueur des éclairs et au son d'une fanfare de cuivres, entre le Sphinx noir et le Sphinx blanc, dont les ailes colossales s'élèvent jusqu'au plafond du Temple, cette apparition de l'Archange triste, beau et impassible, à la robe de pourpre recouverte d'une gaze violette, avec ses grandes ailes d'or retombantes comme dans les tableaux des Primitifs a produit un effet saisissant. Un grand frisson a couru dans la salle et sur mon dos. À ce moment, comme dans tout le drame, a été réalisée la pensée maîtresse du poète de *montrer le drame humain éclairé, pénétré et transfiguré par le drame des Dieux* comme la Terre l'est matériellement et spirituellement par le soleil et par toutes les Puissances, qui se concentrent en lui et rayonnent dans son aura avec une impulsion plus passionnée, un mouvement plus rapide et de fortes coupures ou condensations. Mlle de Sivers a montré une admirable sûreté de diction, une parfaite justesse de ton et un pathétique profond au point de vue spirituel. Un travail prodigieux avait été accompli pendant un mois par Steiner. Elle n'a pas montré le passage de la vierge à la femme et la passion physique venant se joindre à la passion de l'âme. Sa nature froide et septentrionale, disons transcendantalement virginale le lui défendait absolument. Mais elle a d'autant mieux fait ressortir dans les premières et dans la dernière scène la profondeur psychique et la force morale de l'héroïne qui devient voyante par la souffrance et le sacrifice.

Paris, le 5 juillet 1912

Mon bien cher ami,

[...] Si j'ai salué un Maître de la science ésotérique en Rudolf Steiner, c'est parce que j'ai trouvé en lui un ensemble d'idées qui répondait aux miennes en les élargissant. En lui m'est apparu le seul véritable initié que j'ai rencontré de ma vie, doué d'une clairvoyance équilibrée par une raison sûre. Mais cela ne veut dire nullement que j'accepte aveuglément tout ce qu'il dit et que je jure *in verba magistri*. Je ne prends de lui que ce qui répond à ma nature et ce que ma raison peut comprendre. Agir autrement serait contraire à ses enseignements comme à la tradition des vrais maîtres de l'ésotérisme depuis Pythagore jusqu'à Fabre d'Olivet.

LETTRES INÉDITES D'ÉDOUARD SCHURÉ

NOTES

1. Cf. S. Rihouët-Coroze, *Une biographie de Rudolf Steiner*, Paris 1973, p. 180 : « Si Rudolf Steiner était venu à Paris en 1906, c'était non seulement parce que la Société théosophique allait y tenir un congrès, du 3 au 6 juin, mais aussi parce qu'un groupe de Russes qui était rattaché à lui et qui faisait partie de la colonie de Paris l'avait prié d'y venir enseigner. » Les dix-huit conférences données par Rudolf Steiner à ces Russes, du 25 mai au 15 juin, seront publiées par Schuré en 1928 sous le titre *L'ésotérisme chrétien. Esquisse d'une cosmogonie psychologique*.
2. Cf. *Un sodalizio di poeti*, cit. note 64. Ici — comme aussi dans la lettre du 3 septembre où on parle d'une « initiée de naissance » — Édouard Schuré rapporte sûrement une « révélation occulte » faite par Steiner. À partir d'autres livres d'Édouard Schuré (*Le rêve d'une vie. Confession d'un poète*, Paris 1928, pp. 110-111, et *Femmes inspiratrices*, Paris 1908, *passim*) nous apprenons que l'« initiée de naissance » était Hélène, une fille de Marguerite Albana, une enfant prodige par voyance, morte à cinq ans de la tuberculose.
3. De ce projet s'ensuivra le livre *L'évolution divine. Du Sphinx au Christ* (Paris 1912).
4. Il s'agit de *Mystère chrétien, mystères antiques* (Perrin, Paris 1908), publié en 1968 sous le titre *Le Christianisme et les mystères*.
5. Il s'agit d'Elika del Drago, Princesse d'Antuni, qui sera à Munich avec Schuré, à la représentation de *Les Enfants de Lucifer*. Au Palazzo del Drago Steiner donna sept conférences entre le 25 et le 31 mars 1909 et trois conférences les 11, 12 et 13 avril 1910.

Gabriel Burrini. — (Mosciano S. Angelo, 1953), orientaliste de formation et rédacteur de profession, a traduit du grec les *Gerarchie celesti* (Tilopa, Roma 1981) de Denis l'Aréopagite et du français *L'évolution divine* (Tilopa, Rome 1983), d'Édouard Schuré, avec une étude d'introduction. Dans la revue italienne *Graal* (1990) de Rome a publié : « La vision de la Sophia chez Vladimir Soloviev » ; a écrit le livre de poche *L'Omeopatia* (Xenia, Milan 1994) et (avec un autre auteur) *La filosofia indiana* (Xenia, Milan 1994) ; l'introduction « La vita di Buddha nelle fonti canoniche e letterarie » à *La vita di Buddha nei testi del Canone pali* (Milano 1994) ; l'essai « Un sodalizio di poeti — I rapporti fra Édouard Schuré e Angelo De Gubernatis », in *Angelo De Gubernatis. Europa e Oriente nell'Italia umbertina*, Istituto Universitario Orientale, Naples 1995. Publiera prochainement un livre sur l'anthroposophie.

EN GUISE DE COMMENTAIRE

par Christian LAZARIDÈS

LES LETTRES qu'on vient de lire n'apportent pas d'éléments absolument nouveaux sur le plan des événements relatés, car les faits évoqués sont déjà décrits dans d'autres lettres ou documents, ainsi par exemple la représentation des *Enfants de Lucifer* le 22 août 1909 dans des lettres à Marie von Sivers (voir in : Hella Wiesberger, *Marie Steiner de Sivers, une vie au service de l'Anthroposophie*, EAR Genève), ou bien la rencontre avec Rudolf Steiner dans la préface à *L'Évolution divine* (Éditions du Rocher, Monaco 1981, pp. 16-18).

Néanmoins cette petite succession d'extraits de lettres est intéressante à plusieurs titres.

Elle résume en cinq coups de pinceau une période bien précise de sept années (1906 à 1913) qui fut celle de la proximité maximale entre Édouard Schuré, Rudolf Steiner et Marie von Sivers sur le plan physique immédiat — pour ainsi dire — à travers des réalisations communes, en particulier les représentations à Munich de deux des drames de Schuré (1907, 1909, 1910, 1911 et 1912)*. Avant 1906, il y avait eu des échanges épistolaires avec Marie von Sivers qui traduisait en allemand les œuvres de Schuré. Après 1913, il y aura un refroidissement dans les relations, et même une rupture, avant la réconciliation de 1922 avec Rudolf Steiner, pas avec Marie Steiner. Les sept années en question correspondent dans la vie de Schuré à la période allant de 65 à 72 ans. On remarquera aussi qu'il connaît Angelo de Gubernatis depuis le début des années 1870, et que ce dernier fut un témoin de la première heure de la passion entre Édouard Schuré et Margherita Albana-Mignaty, ce qui explique le ton de liberté entre eux dans l'évocation de sa vie sentimentale.

On peut percevoir une sorte d'interrogation que porte Schuré sur l'énigme de son propre destin et de son inspiration littéraire. La rencontre avec Rudolf Steiner, qui intensifie encore plus ses questions concernant les arrière-plans du monde visible, semble renforcer — intérieurement, et même extérieurement — une attitude de spectateur de sa propre œuvre. On a l'impression qu'Édouard Schuré cherche une clé pour mettre en scène le théâtre de sa propre vie, faisant entrer tour à tour les personnages. À diverses reprises, à travers des expressions qui en deviennent presque amusantes, il

* Pour plus de détails voir notre préface à Édouard Schuré, *Théâtre choisi I. Le drame sacré d'Éleusis*, Éditions Novalis, Montesson 1993.

exprime qu'il n'en croit pas ses yeux. On peut ressentir aussi une oscillation profonde entre l'adhésion passionnée, enthousiaste, vis-à-vis des personnes rencontrées et la prise de distance, entre l'émerveillement et le doute.

Il y a chez lui une sorte d'étrange impersonnalité, assumée, quant à la genèse de son œuvre. À la source des *Grands Initiés*, il y avait eu Margherita, qui mourut au cours de la conception de l'œuvre, et derrière elle se profilaient encore d'autres forces inspiratrices possibles. Et de même pour l'inspiration du Théâtre de l'Âme, lequel maintenant semble presque lui échapper par une autre porte, à travers les mises en scène de Rudolf Steiner et les interprétations de Marie von Sivers sur la scène, ramenant d'une certaine façon son œuvre à une sphère spirituelle dans laquelle il n'entre pas lui-même. Il y a là un des cas les plus étonnants de ce que j'appellerais « un auteur en quête de ses inspirateurs et inspiratrices. »

Et c'est sans doute là un fil que l'on peut suivre pour la lecture de ces quelques pages. On y trouve en effet la mention de pratiquement toutes les rencontres qui furent essentielles pour le déclenchement de ses œuvres majeures : des êtres réels incarnés, mais aussi des défunts, et encore des « *volontés supérieures* », ou aussi « *les maîtres rosicruciens de ce monde et de l'autre.* »

Dans le sens de cette quête, une note de Gabriel Burrini (note 3) nous met sur la voie d'un fait important, susceptible de nous faire entrer de façon vivante dans le mystère de la création littéraire ou artistique, dans la façon dont des êtres de ce monde et de l'autre semblent se passer de mains en mains des dons, des brassées de fleurs, des forces profondes, faisant que l'œuvre écrite, ou réalisée, est souvent le dernier fruit de toute une collaboration invisible. Gabriel Burrini pense que « l'initée de naissance » en question dans la lettre du 3 septembre 1906 serait Hélène, fille de Margherita Albana. À ma connaissance, lorsque Steiner a évoqué cette inspiration, il a parlé de Margherita Albana elle-même, ainsi par exemple dans ce passage de la conférence du 1^{er} mars 1906 (à paraître intégralement dans Édouard Schuré, *Théâtre choisi 2. Les Enfants de Lucifer*) :

« Édouard Schuré a de fait tiré les meilleures forces de son action de la conception théosophique du monde justement, et il appartient sans aucun doute à la fine fleur des écrivains dans le domaine théosophique. Quiconque veut trouver accès à la vie théosophique à partir d'une perspective plus large que celle des compendiums bien connus et des manuels plus petits pourra le faire au mieux au moyen des œuvres de cet écrivain français remarquable qu'est Édouard Schuré. Déjà la façon particulière dont Schuré est arrivé à ce qui devait donner des ailes à son esprit pour amener à une expression artistique ce que nous avons devant les yeux dans Les Enfants de Lucifer, déjà

cela est intéressant au plus haut point du point de vue théosophique. Cela nous est raconté dans le bel hommage qu'il a rendu à une personnalité qui a eu sur la vie de son âme l'influence la plus profonde que l'on puisse imaginer. Nous touchons là à un fait extrêmement intéressant de la vie spirituelle moderne. Édouard Schuré a fait publier un livre qu'il a pourvu d'une introduction, livre qui est d'une personnalité qui a eu une vision profonde des mystères de l'existence. C'est un livre dans lequel on sent l'artiste. Dans ce livre souffle un esprit qui se différencie de celui que l'on peut trouver d'ordinaire dans des écrits de ce genre, un esprit qui a élaboré et accueilli en lui comme quelque chose de vivant la théosophie immédiatement réelle. Cette personnalité qui a écrit sur Le Corrège, et qui s'appelle Margherita Albana, Schuré la désigne comme ayant été son « guide » alors qu'elle était encore en vie, et comme « l'esprit de son âme » après qu'elle mourut. Et, lorsqu'on pénètre dans la psychologie de la création artistique de Schuré, on ne peut guère exprimer les choses de façon plus frappante que lui-même l'a fait.

Il y a eu dans le dernier tiers du XX^e siècle un moment où il a été accordé à quelques natures ayant de profondes prédispositions de pouvoir jeter à nouveau un regard dans une vie véritable de l'esprit, après que, pendant longtemps, on n'avait guère entendu par « esprit » autre chose qu'un ensemble de notions abstraites, après que, pendant longtemps, on n'avait pas rattaché en fait au mot « esprit » quelque chose de réel. Si, d'un côté, nous entrons plus profondément dans la création de Schuré et si, de l'autre côté, nous entrons en profondeur dans l'esprit de cette personnalité qu'il appelle son guide, nous sommes immédiatement rappelés à ce qui a été compris sous les termes de « dieu » et de « vie divine » au sein de la conception des Mystères grecs à l'aurore de notre vie spirituelle occidentale. »

Toutefois, le fait que Margherita Albana fut une telle « initiée naturelle », voire une « initiée par la nature », n'exclut pas que sa fille Hélène le fut peut-être aussi ou, en tout cas, qu'elle eut un rôle d'éveilleuse, puis éventuellement d'inspiratrice, de sa propre mère, et donc aussi, par des voies mystérieuses, d'Édouard Schuré. C'est dans ce sens qu'il me paraît opportun de donner ici les quelques pages signalées par Gabriel Burrini, consacrées à la petite Hélène, qui sont tirées de l'évocation biographique de Margherita Albana rédigée par Édouard Schuré en 1899 (in *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*, Librairie académique Perrin, Paris) :

Pendant les premières années de son mariage, la passion d'âme de la jeune femme se porta tout entière sur la maternité. En peu d'années, elle eut trois enfants : Démétrio, Aspasia, Hélène. Le premier mourut en bas âge, la troisième à cinq ans ; Aspasia seule a survécu. Quant à Hélène, ce fut une enfant merveilleuse et peut-être la plus haute révélation dans la vie de sa mère. Sa

courte histoire est le seul épisode de son existence qu'elle ait noté après ses souvenirs d'enfance et d'adolescence. Aucun événement n'exerça une si profonde influence sur ses idées religieuses et philosophiques. Pour le résumer je n'aurai qu'à citer ses paroles. Elles prouvent d'une façon extraordinaire à quel point la maternité peut devenir une initiation transcendante.

« La naissance d'Hélène avait été précédée de la perte de Démétrio, qui avait beaucoup assombri mes pensées. Sa venue fut prématurée et faillit coûter la vie à sa mère. Mais aussitôt née, l'enfant devint forte, saine, énergique. Ses yeux larges, foncés, intelligents se dilataient pour une compréhension précoce et la fleur délicate de ses joues s'épanouissait sur la blancheur de sa chair enfantine. Ses membres étaient souples et vigoureux : la nature ne lui avait refusé aucun don. Mais il est évident que les âmes parfaites naissent avec un sens intérieur de la beauté qui cherche son harmonie au dehors et avec une faculté plastique qui s'exprime dans la croissance physique. L'âme d'Hélène, faite de la plus pure essence, se tissait un corps merveilleux. Elle atteignit à cinq ans une conscience et une beauté qui dépassait de beaucoup son ambiance terrestre et nos perceptions habituelles. Mise en nourrice, Hélène n'en réservait pas moins ses sourires et ses caresses pour sa mère et se tournait constamment vers elle comme l'héliotrope vers le soleil. Sa sœur Aspasia exigeant des soins particuliers, Hélène fixait parfois sur sa mère des regards sérieux et lui disait : « Pourquoi l'aimes-tu comme cela ? » Mais ce nuage de jalousie ne durait qu'un moment et elle se montrait bien contente d'aimer sa mère sans réclamer le même dévouement que sa sœur. Du reste, point morose et très animée. En toute circonstance, elle montrait de la force, de l'indépendance, du courage. Avec cela, une générosité sans limite. Une domestique ayant convoité sa jolie robe, Hélène la saisit à pleins poings en s'écriant : « Prends ! » Son trait distinctif était une gravité singulière dans l'exubérance de vie et le profond amour pour sa mère. Dans cette enfant, la sagesse innée semblait le sceau de la sainteté.

« Ses facultés se développèrent avec une rapidité prodigieuse. Elle apprit à lire en un clin d'œil et tout de suite se mit à déclamer avec une justesse étonnante. Au point du jour, elle volait à ses livres, les prenait sous le bras et allait réclamer le baiser de sa mère avec des yeux rayonnants. Puis, au bout de quelques heures d'une lecture acharnée, elle venait raconter ses découvertes et réciter d'une voix vibrante les passages qui l'avaient frappée. Sa mère lui avait donné un livre, où étaient racontées les histoires des grands hommes, héros, réformateurs religieux, etc. Elle comprenait également bien la charité de François de Sales, l'héroïsme des Gracques, la modestie de Cornélie, l'éloquence de Cicéron, le vaste rêve d'un nouveau monde de Christophe Colomb, l'ambition d'un César, l'amour de Dante pour sa Béatrice, et rapportait toutes

ces merveilles à sa mère. Quand elle racontait ce qu'elle avait lu, le son pathétique de sa voix, la dilatation de ses yeux, la flamme de son regard la rendaient gigantesque. Quelquefois, elle s'arrêtait, frappée de silence, en exprimant un grand sentiment, et pâlisait en versant des larmes au plus haut point de son enthousiasme. Ainsi faisait-elle en récitant les vers du Tasse, où les croisés aperçoivent Jérusalem : *Ecco Jerusalem !* Tout cela semble étrange et presque impossible. Mais dans l'âme de cette enfant, tout était infini et avait sa racine en haut. Par ses questions et ses réponses, elle semblait avoir plus que nous tous un guide intérieur. » (Mémoires).

Hélène devenait ainsi pour sa mère non seulement une joie d'amour angélique mais encore une source de réflexions profondes et d'un ordre tout nouveau. Au milieu de ses doutes cuisants, Marghërta Albana n'avait pas cessé de croire à l'Âme et à Dieu comme aux axiomes fondamentaux, aux vérités vitales de la conscience. Mais elle avait senti, depuis son enfance, que les idées religieuses courantes en rabaisaient et en rétrécissaient le concept. D'autre part, elle était imprégnée des doctrines scientifiques de notre temps, qui ne montrent l'âme que sous la dépendance du corps et dans son évolution terrestre, sans donner aucune idée de son existence antérieure et postérieure, qui seule cependant expliquerait sa présence et son action sur la matière. Par cette contradiction, elle éprouvait le besoin profond des intelligences supérieures qui veulent contrôler par l'expérience les perceptions intuitives de l'âme et corroborer leur foi par leur raison. L'origine de l'âme demeurait pour elle un mystère troublant. Mais voici qu'un message inattendu lui venait par cette enfant. Des torrents de lumière s'échappaient des yeux d'Hélène, un monde inconnu parlait par sa bouche. Pendant que sa mère lui donnait les premières notions de l'histoire, de l'art, de la religion, l'enfant modeste, suspendue à ses lèvres, lui enseignait, sans le savoir, des vérités bien plus profondes. Hélène était voyante à sa manière, elle lisait les pensées, elle devinait les caractères. Elle disait de tel homme : « Tu crois qu'il est bon, mais il est méchant », et elle ne se trompait pas. En voyant les peintures sacrées des églises, elle reconnaissait immédiatement les histoires qu'elle avait lues. En somme, elle n'avait pas l'air d'apprendre mais de se ressouvenir. Un jour, dans une villa, au bord de la mer, par un crépuscule de pourpre alangui d'un sanglot lointain de vague, Marghërta Albana tenait Hélène sur ses genoux et lui montrait en l'expliquant un album de gravures. La mère tournait les feuilles et l'enfant suivait attentive. Tout à coup, devant un Christ de Raphaël, Hélène hocha la tête tristement et s'écria en levant ses prunelles lumineuses : « Oh ! ma mère, il est bien plus beau ! » Et la douceur de sa voix, et le rayon de ses yeux étaient comme trempés d'une vision suave. Un frisson d'au-delà glissa sur la jeune femme. D'où venait à l'enfant cette certitude

absolue, cette conscience miraculeuse, ce sentiment inné d'un type surpassant toute beauté terrestre ? N'avait-elle pas contemplé, dans un monde divin, l'idéal sublime dont elle portait en elle-même l'irrécusable image ? — À partir de ce jour, Marghériita Albana fut irrésistiblement convaincue de l'existence antérieure de l'âme et de son origine céleste. Elle l'avait entrevue dans sa fille ; un rayon de sa splendeur l'avait touchée.

À cette découverte merveilleuse succéda une lourde appréhension. C'est une croyance générale que de tels enfants ne vivent pas longtemps. M^{re} Albana en fit l'expérience douloureuse. « À cinq ans, Hélène prit froid et une pthisie galopante l'enleva en dix semaines. Elle ne proféra aucune plainte pendant sa maladie et supporta sa terrible toux avec une patience surnaturelle. Vers minuit, elle arrivait à une sorte de clairvoyance et voyait tout ce qui se passait dans la chambre voisine. Quand les yeux de sa mère se remplissaient de larmes, Hélène lui disait pour la consoler : « Douce mère, les anges ne se séparent jamais, et là-haut nous ferons comme eux. » La veille de sa mort, elle appela sa mère pour lui conter un rêve qu'elle avait eu. Elle s'était vue dans un temple. Puis elle avait entendu une voix lui dire : « Viens, mon enfant ! » Et elle s'était sentie monter, monter dans une lumière éclatante. « Je me sentais heureuse, si vraiment heureuse ! J'ai voulu te dire, mère, ce que j'ai vu ; mais je ne peux pas le décrire. » Sa tête couchée sur les coussins était d'une pâleur mortelle, mais une sainte radiancé environnait son front avec quelque chose de majestueux. Mère et fille joue contre joue, enlacées, dans les bras l'une de l'autre, partageaient leur agonie. Ses dernières paroles furent : « J'aime ma mère ! J'aime Dieu ! » Cela fut dit avec un sourire ineffable et un rayonnement de toute sa physionomie. Puis, sans un soupir, sans un murmure, elle rendit l'âme. »

Voici la conclusion de M^{re} Albana sur la vie et la mort de cet enfant, dont le passage fit dans sa pensée une large ouverture en y laissant un sillon de lumière. « C'était un privilège d'être à côté de cet être divin et de veiller sur lui. Jamais brève mission ne fut plus glorieusement remplie. On dirait que le ciel a une catégorie spéciale d'anges dont l'office est de séjourner un temps sur la terre et de rendre plus chères à leurs parents les souffrances du triste cœur humain en les attirant à eux dans leur retour vers la patrie divine. Ce qu'il y a en nous de grâce, de beauté, de poésie nous apparaît transfiguré en eux. Leur sourire est le message d'un autre monde, leur présence sa preuve visible. Ah ! Quand vous voyez cette profonde lumière spirituelle filtrer des yeux d'un enfant, de ses paroles trop douces et trop sages, n'espérez pas le retenir ! Car le sceau du ciel est sur lui et la lumière de l'immortalité brille déjà dans ses regards. Et quand il nous quitte, notre vie est comme déserte et perdue. » (Mémoires).